

« Les photographies que j’obtenais ne ressemblaient jamais vraiment à ce que j’avais vu. Si je regarde une photographie, une de celles qui figurent sur les jolis calendriers, une image de clairière, je peux détailler chaque arbre, chaque feuille, à la limite chaque brin d’herbe sous chaque arbre ; cela en forêt je ne l’ai jamais vu. Mes yeux n’ont jamais été capables de percevoir ce type de réel là. J’ai un regard qui est beaucoup plus diffus, qui est influencé par une série d’éléments affectifs qui font que ce que je regarde est composé de plans avec des valeurs plus ou moins fortes – un objet s’extrait, un autre disparaît. Le regard n’est pas net. Il sélectionne plusieurs fois dans le même temps différents morceaux qu’il extirpe du fond et puis qu’il renvoie.

Quand j’ai commencé à faire des photos avec de vieille boîte, un brownie des années quarante, l’image sur le négatif était extrêmement proche de ce que mes yeux avaient vu. Il y avait eu un phénomène lumineux – en général c’est ce que j’essaye de photographier. Je faisais mon image plutôt rapidement avec un appareil dont le viseur est cassé – impossible de cadrer de façon précise – et quand j’arrivais à un petit résultat, j’avais l’impression que ce que je photographiais n’était pas le dehors, mais ce que j’appelais des paysages rétiniens, c’est-à-dire comment ce qui était en face de moi s’était imprimé sur ma rétine.

Il me semble que je sens l’épaisseur de matière que le lumière a dû traverser pour s’imprimer sur le négatif, comme elle a dû traverser la masse de l’œil. Ce sont des paysages intérieurs : ce qui vibre ce n’est pas seulement la lumière, c’est aussi le temps, notre rapport à la mémoire, à la durée. »